

Jeannot,

C'est à toi aujourd'hui que j'ai envie de m'adresser.

Quel paradoxe ! Un mécréant qui s'adresse à un autre mécréant comme si celui-ci pouvait l'entendre !

Eh bien, je ne suis pas à une contradiction près et je veux croire que tu m'entends et que tu nous vois tous ici, ta famille, Palmyre et tes fils, tes petits-enfants, tes amis, tes camarades et tant d'autres, côtoyés dans tes activités professionnelles, associatives, municipales, militantes, qui ne partageaient pas forcément tes idées et tes convictions mais dont chacun a pu constater que toute ta vie a été celle d'un grand honnête homme.

C'est pour cela que ceux qui se sont rassemblés ici sans avoir partagé tes idées, nos idées, comprendront que je te parle de camarade à camarade.

Comment, en effet, pourrait-on faire l'impasse sur un engagement qui fut celui de toute une vie, que tu menas avec constance et courage quelles que fussent les circonstances. Lorsque je t'ai connu, en 1992, j'avais, moi, pris mes distances avec notre Parti. Je dois te dire que tu as été, par l'exemple que tu proposais, au nombre de ceux qui m'ont fait rentrer à la maison !

Tu étais alors LE candidat communiste du canton de Pernes et les résultats que tu obtenais, nettement supérieurs à ceux des consultations nationales, montraient clairement l'estime dont tu jouissais chez les Pernois et les habitants du canton. D'ailleurs, il m'a fallu du temps pour découvrir que tu n'étais pas provençal, mais bourguignon, et ce n'était pas seulement parce que tu avais l'accent, mais parce que, à tout point de vue, tu t'étais assimilé à ta région d'accueil, prouvant ainsi que ce qui est plus important que tout, ce

n'est pas forcément d'être né quelque part mais ce que l'on apporte à sa terre d'adoption... Je t'ai alors découvert tel que tu étais, et tel que tu resterais jusqu'au bout: un homme simple, honnête, droit, que son histoire familiale avait profondément attaché à celle de la Résistance, un syndicaliste exerçant le plus beau métier du monde, car c'est bien ainsi que tu voyais les cheminots et je ne peux m'empêcher de penser combien les élections professionnelles à la SNCF, chez les retraités, comme chez les actifs, qui viennent de confirmer la CGT dans sa première place, t'auraient réjoui, comme t'auraient réjoui les changements importants à la tête de notre Parti, que tu avais appelé de tes vœux...

Jeannot, j'ai évoqué ta simplicité. Elle n'excluait pas, évidemment, la profondeur de ta réflexion. Ton avis, tes interventions dans nos réunions, pesaient. Tu alliais fermeté des principes et ouverture d'esprit. Tu voulais convaincre et ne pas forcer. Et jamais, malgré les débats vifs et parfois houleux qui agitaient notre organisation, tu ne te montras sectaire. Si notre section Oswald Calvetti connaît respect des uns et des autres et fraternité, tu n'y es pas pour rien, Jeannot.

Olivier est mieux placé que moi pour évoquer le président de l'ANACR, mais je voudrais te dire combien nous étions fiers de toi et de ton inlassable activité au service de la Résistance, de son Musée et des anciens, quelle que fussent leurs sensibilités politiques. C'est l'Humain qui vous unissait, c'est l'Humain que tu servais.

Plus personnellement, Jeannot, des souvenirs où la tristesse se mêle au bonheur, me viennent à l'esprit, des souvenirs chez vous, en cette semaine terrible où vous avez perdu Jojo, et où, écrasé de douleur toi-même, tu trouvais la force de la surmonter pour soutenir Palmyre. Mais aussi des échanges amusés, dans ce jardin dont tu

étais fier, à discuter des mérites de tes poules ou de la piscine démontable installée pour tes petits-enfants...

Je suis heureux d'avoir été ton camarade.

À mes yeux, tu as incarné parfaitement ce qu'est un authentique militant, un homme de devoir et de passion. Un de ces hommes dont Victor Hugo traçait un portrait grave et attendri à la fois.

Et c'est pour cela, Jeannot, que je veux t'adresser un extrait d'un poème que le père des Misérables a écrit en décembre 1848, peu après la Révolution, parce que, toute ta vie, tu auras lutté !

*Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front.
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime.
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime.
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche.
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.*

Assurément, Jeannot, tu auras vécu, tu auras lutté, et ton exemple, ton souvenir ne nous quittera pas puisque, et c'est encore Victor Hugo qui le disait : « *Les morts sont des vivants mêlés à nos combats* ».